

Prologue

Le garçon découvrit ses petits frères couverts d'excréments. Ils avaient retiré leurs couches et s'en étaient barbouillés l'un l'autre tandis que le chien de leur mère – un pernecieux terrier brun – léchait ce qui était resté collé aux barreaux de leur lit.

Il chassa le chien et, avec un haut-le-cœur, s'empara des deux petits avant d'aller chercher une couette dans la chambre de sa mère. Où était-elle passée, cette fois ? Pourquoi n'était-elle jamais là ?

Il descendit ses petits frères, les enveloppa de la couette et les posa sur le canapé. Puis il alluma la télé et mit des dessins animés.

— On a faim, ne cessait de se plaindre le plus grand. On a faim, Justin. S'il te plaît, Justin. Trouve-nous à manger.

Il n'y avait rien. Il n'y avait jamais rien eu. Il chercha tout de même, au cas où. Il fouilla tous les placards, les tiroirs, le gros frigo crasseux. Il sentit les larmes lui monter aux yeux. Il sentit la colère, également. Il regarda ses petits frères, leurs visages pleins d'espoir et d'attente. Qu'était-il censé leur donner à manger ? Qu'était-il censé faire ?

Soudain, tout fut clair dans son esprit. Il n'avait pas à réfléchir. Il savait *exactement* quoi faire. Comme sur pilote automatique, il sortit ses petits frères de la maison, les posa sur l'herbe – toujours enveloppés de leur couette crottée – et leur intima de ne pas bouger.

Il retourna à l'intérieur et se mit en quête du briquet censé se trouver dans le salon. Après s'en être emparé, il l'alluma calmement contre le canapé. Il arrêta seulement quand des flammes apparurent, et il s'attaqua aux rideaux.

Le chien descendit, la gueule couverte du contenu des couches des petits. Le garçon se précipita vers le placard de la cuisine, sous l'évier : la bouteille qui s'y trouvait était destinée au briquet. Il s'en empara et retourna dans le salon, où il aspergea d'essence la gueule crasseuse de l'animal.

Il jeta un dernier coup d'œil dans la maison et sortit en prenant soin de fermer la porte d'entrée derrière lui. Il rejoignit ses frères sous la couette, sur l'herbe, et regarda calmement la maison et le chien disparaître.

La police localisa sa mère trois heures plus tard. Elle avait manifestement passé l'après-midi chez un ami. Le petit garçon n'avait que cinq ans et demi.

1

C'est étrange comme de petits détails ont tendance à vous rester en tête. Le jour où Justin, le premier enfant qu'on plaçait chez nous, était censé arriver – le dernier samedi avant Noël, une journée magnifique mais fraîche –, deux choses ne cessaient de me tarauder l'esprit. D'abord, l'air désespéré de l'assistant social lorsqu'il nous avait fait part de sa requête, et, ensuite, le fait d'être brune.

Je n'étais pas la seule, d'ailleurs. Ma fille Riley, qui a aujourd'hui vingt et un ans et s'est toujours montrée enthousiaste vis-à-vis de ce projet, arborait la même chevelure que moi. Nous avions toutes les deux hérité des cheveux de ma mère, et, s'il y avait bien une chose que je n'ignorais pas – et j'en savais pourtant peu sur Justin, à cette époque –, c'était l'aversion que lui inspiraient les femmes brunes.

J'arrangeai sa housse de couette « équipe de foot d'Angleterre » pour la énième fois ce matin-là tout en tentant de me sortir ces pensées négatives de la tête. J'avais été formée pour faire ce travail. Mon mari, Mike, aussi. Par ailleurs, cela faisait plusieurs années que je m'occupais d'enfants difficiles. Et enfin, n'était-ce pas la nouvelle carrière que je m'étais choisie ?

Malgré mon angoisse, je ressentais une certaine fierté. Je jetai un coup d'œil dans la pièce avec un sourire de satisfaction. Je n'aurais pas pu mieux arranger sa chambre. L'une des rares choses que nous savions était que Justin aimait le football. Nous avons donc immédiatement décidé de coller à ce thème. Nous avons alors repeint la chambre d'amis en noir et blanc et fait une petite folie en posant sur l'un des murs un papier peint représentant une foule dans un stade.

Nous avons ajouté une moquette verte en guise de terrain, une frise dans le même thème, et j'avais écumé les magasins d'occasion à la recherche de livres, de jeux et de puzzles que mes enfants avaient pu apprécier au même âge. Nous avons également appris qu'il aimait les films, en particulier les Disney ; nous lui en avons donc acheté quelques-uns. Je m'étais souciée du moindre détail, même le plus insignifiant, car j'avais vraiment à cœur de tout faire pour qu'il se sente chez lui. J'ignorais quelle équipe il soutenait. En attendant, j'avais récupéré la vieille couette de mon fils, Kieron. Avec l'équipe d'Angleterre, je ne prenais pas trop de risques vis-à-vis d'un garçon de onze ans fan de football.

Je posai les yeux sur la grosse horloge bleue que Mike avait fixée au mur. Presque onze heures. Ils arriveraient d'un moment à l'autre. Et, comme par magie, j'entendis Mike m'appeler du rez-de-chaussée.

— Ils sont là, chérie.

J'avais rencontré Justin le mardi précédent. À vrai dire, cela ne faisait qu'une semaine qu'on nous avait suggéré ce placement, et huit jours que j'avais quitté mon travail à l'établissement secondaire de notre village. La semaine avait été intense, car tout était arrivé très vite.

Et, même si Mike et moi n'étions pas encore habitués à ce mode de fonctionnement, nous avons saisi la gravité de la situation. John Fulshaw, notre contact dans l'agence de placement en famille d'accueil, avait été très clair : ce n'était pas une décision à prendre à la légère. Nous ne savions pas encore à quel point il avait raison.

John avait été désigné comme notre contact dès notre inscription à l'agence, et nous nous sommes immédiatement bien entendus. Nous le connaissions assez bien, désormais, et, si John se faisait du souci, je ne pouvais que m'inquiéter. Cela dit, nous ne nous attendions pas à ce que les choses soient faciles. Mike et moi ne nous étions pas engagés dans l'accueil traditionnel. Nous étions censés pratiquer une sorte d'accueil intense, sur du court terme, en appliquant un nouveau programme de gestion du comportement. Après que ce concept eut été testé avec beaucoup de succès aux États-Unis, certaines municipalités du Royaume-Uni avaient décidé de le financer. Il concernait les enfants considérés comme « non plaçables » – ceux qui avaient déjà été en familles d'accueil et pour qui la seule autre option était d'être confiés de façon permanente à une institution. Mais pas n'importe quelle institution ; en principe, ils avaient déjà essayé les maisons d'enfants : il s'agissait malheureusement de centres d'éducation surveillée, la plupart de ces jeunes étant coupables de délits.

— Le problème, m'avait dit John lors de notre première conversation au sujet de Justin, c'est que nous savons très peu de choses sur lui et son passé. Et ce que nous savons n'est pas d'un grand secours. Depuis ses cinq ans, il a été placé dans vingt foyers différents, sans succès. Il a connu plusieurs familles d'accueil et maisons d'enfants. Autant dire que vous êtes plus ou moins notre dernière chance. J'aimerais donc venir vous parler de lui, à tous les deux. Demain, si je ne vous prends pas trop au dépourvu.

Notre petite famille avait discuté de ce coup de fil toute la soirée, tentant de déduire ce que nous pouvions du peu d'informations révélées par John au sujet de l'enfant qu'il voulait nous confier. Qu'avait pu faire ce garçon pour avoir connu vingt échecs de placement en seulement six ans ? C'était incompréhensible. Pourquoi était-il perturbé au point d'être « non plaçable » ? Mais, étant donné le peu d'éléments dont nous disposions, il était inutile de spéculer. Nous saurions bien assez tôt de quoi il en retournait.

Toutefois, le lendemain matin, John ne nous avait pas appris grand-chose de plus. Aussitôt le café servi, il nous avait confié ce qu'il savait.

— Au départ, c'est une voisine qui a prévenu les services sociaux. Justin avait été plusieurs fois chez elle pour réclamer à manger.

Dans le silence le plus complet, John s'était assis pour parcourir ses notes.

— Les services sociaux ont cherché à en savoir plus, mais la mère semble les avoir convaincus qu'elle se débrouillait très bien toute seule – elle a juste connu une période difficile, à un moment. Manifestement, Justin a confirmé les dires de sa mère. Ils ont donc arrêté là leur enquête. Deux mois plus tard, un voisin demande aux urgences de se rendre au domicile du garçon qui, après avoir joué avec des allumettes, a mis le feu à la maison. Sa mère semblait l'avoir laissé tout seul avec ses deux petits frères...

— Ses petits frères ? Quel âge avaient-ils ? m'étais-je enquis.

John avait consulté ses notes.

— Voyons voir... Deux et trois ans, au moment de l'incident. Et, apparemment, elle les avait laissés tous les trois tout seuls pour aller chez un ami. Leur chien est mort dans l'incendie.

Mike et moi avions échangé un regard en silence. Il devait forcément y avoir autre chose.

John nous avait observés avant de reprendre :

— C'est suite à l'incendie que la mère a accepté qu'il soit placé. C'était une prise en charge volontaire – visiblement, elle ne s'est pas battue pour le garder. Elle s'est contentée de le laisser partir et de recevoir un soutien financier pour les deux petits. Il a alors été placé dans une maison d'enfants en Écosse, avec le droit de voir sa mère deux fois par mois. Mais ça n'a fonctionné qu'un an. Les responsables de l'institution ont eu le sentiment qu'ils ne pouvaient rien faire pour lui. Ils le voyaient comme un enfant...

Il avait baissé les yeux pour donner les mots exacts :

— ... « enragé, agressif, une petite terreur incapable de se faire et de garder des amis ». D'après eux, il fallait le placer dans un contexte familial afin que son comportement connaisse une réelle amélioration.

Il s'était adossé sur sa chaise, le temps de nous laisser intégrer tout cela. Ces mots auraient pu décrire un enfant plus âgé – un adolescent en pleine rébellion, sans aucun doute –, mais un garçon de cinq ans ? J'étais abasourdie. Ce n'était qu'un bébé.

— Mais ça n'a pas marché, avais-je fini par dire.

John avait secoué la tête.

— Malheureusement, non. À cause de son attitude, il n'est jamais resté où que ce soit plus de quelques mois – ou quelques semaines, même, dans certains cas. Il a agressé physiquement plusieurs de ses assistants familiaux, et il a épuisé les autres. Voilà, avait-il conclu en fermant son dossier tout en y rajustant ses papiers. Vingt placements, et nous n'avons plus d'options.

Il nous avait regardés l'un après l'autre.

— Qu'en pensez-vous ?

Désormais, nous étions quelques jours avant Noël, et cet enfant de onze ans « non plaçable », qui avait mis le feu à sa maison à l'âge de cinq ans, était sur le point d'être placé sous notre responsabilité.

Tout en descendant les marches, j'aperçus une ombre derrière la vitre de la porte d'entrée. La facilité avec laquelle ma main glissait sur la rampe me fit sourire. J'avais passé la matinée à astiquer la maison de fond en comble et j'en avais profité pour changer l'emplacement de toutes sortes d'affaires. Mon pauvre Mike m'avait tapée sur les nerfs dès notre réveil, supposant dans sa grande sagesse masculine qu'étant donné mon niveau de stress, il me rendrait un fier service en anticipant chacun de mes gestes. Ainsi, il n'avait cessé d'être dans mes pattes.

— Mais ce n'est pas possible ! avais-je grommelé encore à peine une demi-heure plus tôt. Comment puis-je arriver à faire quoi que ce soit dans cette maison si tu es toujours dans mes jambes ?

Il s'était alors éclipsé, sûrement ravi de pouvoir m'abandonner à mon irritabilité. Mais il avait eu raison. J'étais si nerveuse que j'avais l'impression d'en être malade physiquement. Jamais un nouveau travail ne m'avait autant angoissée. Probablement parce que ça n'allait en rien ressembler à cela. Ça n'était pas un simple travail, c'était une toute nouvelle façon de vivre à adopter. Finis les horaires neuf heures-dix-sept heures.

Désormais, nous travaillerions vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Terminées les soirées tranquilles en amoureux, Mike et moi lovés l'un contre l'autre sur le canapé, ainsi que les week-ends calmes dont nous commencions à peine à profiter, maintenant que Riley avait quitté le domicile familial et que Kieron avait dix-neuf ans. Toutefois, impossible de revenir en arrière. J'avais dit oui. Je m'étais engagée. *Il n'a que onze ans, ne cessais-je de me rappeler. Il n'a pas eu une vie facile,*

jusqu'ici. Mais c'était justement le manque d'informations à ce sujet qui m'inquiétait.

J'arrivai au bas des marches au moment où Mike atteignait la porte. Je pris une profonde inspiration. Voilà, nous y étions.

— Salut, Justin ! m'écriai-je avec enthousiasme lorsque la porte s'ouvrit sur lui.

Il était accompagné d'Harrison Green, son référent social, qui l'avait emmené chez nous, le mardi précédent, pour notre première rencontre.

La première fois que j'avais vu Harrison, je n'avais pas eu une bonne impression. Il m'avait l'air un peu loufoque pour travailler dans les services sociaux. Dans les cinquante-cinq ans, il arborait une crinière de cheveux gris indisciplinés qui ne semblaient pas avoir connu de peigne depuis bien longtemps.

De manière générale, il paraissait négligé. Peut-être finissait-on ainsi après de longues années dans le social. Lors de cette première rencontre, je n'avais pas pu déduire grand-chose de Justin, hormis le fait qu'il était revêche, un peu mal à l'aise et qu'il manquait légèrement de savoir-vivre.

Par exemple, lorsque nous lui avons proposé un gâteau, il s'était aussitôt jeté sur l'assiette, en avait pris autant que sa main pouvait en contenir et en avait glissé la moitié dans les poches de son pantalon.

Mais ce manque de bonnes manières n'était pas très étonnant étant donné les circonstances. Je n'allais pas commencer à m'inquiéter pour des détails si insignifiants. Hors de question. Nous allions lui apprendre ce genre de choses. C'était ce qui était en lui, les dommages psychologiques, qui m'angoissaient. Pouvait-on le déshabituer de leur manifestation ? C'était la clé de notre mission.

Finalement, nous avons obtenu davantage d'éléments concernant Justin. Pendant que Mike lui avait fait faire

le tour de la maison, ce jour-là, Harrison en avait profité pour combler quelques trous.

— Pour tout vous dire, il a agressé plusieurs de ses assistants familiaux, m'avait-il annoncé d'un air grave. Avec ses poings, mais aussi avec des couteaux de cuisine.

Il avait marqué une pause.

— Il a également menacé de se suicider à de nombreuses occasions et a tenté de se pendre à une cage de but, sur le terrain de foot de son école.

J'avais écouté, bouleversée, et tout emmagasiné afin de le répéter à Mike un peu plus tard. C'était à ce moment-là qu'Harrison avait mentionné le fait que Justin semblait avoir une certaine aversion pour les femmes brunes. Mais il s'était aussi montré enthousiaste quant à une possible évolution de son comportement. Selon lui, la situation actuelle de Justin était autant sa faute que celle de ses anciens assistants familiaux. D'après Harrison, ces gens étaient trop inexpérimentés pour gérer le fait que Justin refuse toute limite. Et c'était pourtant de limites qu'il avait besoin par-dessus tout.

Sur le moment, je n'avais pas été convaincue qu'Harrison pensait vraiment que nous ferions mieux qu'eux. Son air désabusé laissait plutôt entendre le contraire. Les paroles de John au sujet de leur « dernière chance » me revinrent alors. Nous considérait-il, Mike et moi, comme la dernière chance de Justin ? Notre premier placement s'annonçait-il déjà comme un futur échec ?

J'avais tenté de me défaire de cette idée ; il ne fallait pas que je réagisse ainsi. Nous étions la famille d'accueil de la dernière chance ; c'était justement le pourquoi du programme que nous devons appliquer. Mais l'expression d'Harrison n'allait pas dans ce sens. Il n'avait pas beaucoup d'espoir, en vérité. Il lui fallait seulement un endroit où placer cet enfant, et vite.

— Entrez, les invita chaleureusement Mike.